

La laideur aujourd'hui



Certains intervalles musicaux étaient dissonants pour l'oreille des Anciens, qui les jugeaient désagréables, et l'exemple classique de laideur musicale a été, pendant des siècles, l'intervalle de *quarte augmentée*, ou excédent, comme *do-fa* dièse. Le Moyen Âge était tellement dérangé par cette discordance qu'il la nommait *diabolus in musica*. Cela dit, les psychologues ont montré le pouvoir excitant des dissonances, et beaucoup de musiciens, dès le XIII^e siècle, les ont employées pour produire certains effets dans un contexte approprié. Ainsi, le *diabolus* a souvent servi à obtenir une tension ou une instabilité en attente de résolution, et il a été utilisé par Bach, par Mozart dans *Don Giovanni*, par Liszt, Moussorgski, Sibelius, Puccini (dans la *Tosca*), jusqu'à Bernstein dans *West Side Story*; il sert aussi à suggérer des apparitions infernales, comme dans *La Damnation de Faust* de Berlioz.

Le cas du *diabolus in musica* est un excellent exemple conclusif pour cette histoire de la laideur, car il suscite quelques réflexions. Trois d'entre elles sont sans doute apparues avec évidence dans les chapitres précédents : la laideur est relative aux époques et aux cultures, l'inacceptable d'hier peut devenir l'acceptable de demain, et ce qui est jugé laid peut contribuer, dans un contexte adéquat, à la beauté de l'ensemble. La quatrième observation induit à corriger cette perspective relativiste : si le *diabolus* a toujours été employé pour créer de la tension, alors certaines réactions fondées sur notre physiologie ne changent pratiquement pas en traversant les temps et les cultures. Le *diabolus* a été accepté petit à petit non parce qu'il serait devenu agréable, mais justement à cause de cette odeur de soufre qu'il n'a *jamais* perdue. C'est pourquoi le *diabolus* est utilisé aujourd'hui dans une grande partie de la musique *heavy metal* (par exemple, Jimmy Hendrix dans *Purple Haze*), et parfois comme



Star Wars, Épisode II, L'Attaque des Clones
réalisé par George Lucas
2002

provocation «sataniste» explicite (cf. le disque *Diabolus in musica* des Slayer). George Romero, le metteur en scène de *La Nuit des morts vivants* et autres films d'horreur, dans une déclaration de poétique, alors qu'il s'attarde sur la touchante tendresse du monstre de Frankenstein, de King Kong ou de Godzilla, rappelle que ses zombies ont certes la peau rugueuse et putrescente, des dents et des ongles noirs, mais que ce sont des individus avec des passions et des exigences comme les nôtres. Et il ajoute: « Dans mes films sur les zombies, les morts ramenés à la vie représentent une sorte de révolution, un tournant radical dans le monde que beaucoup de mes personnages humains n'arrivent pas à comprendre, préférant désigner les morts vivants comme l'Ennemi quand, en réalité, eux, c'est nous. J'utilise le sang dans toute son horrible magnificence pour faire comprendre au public que mes films sont davantage une chronique socio-politique des temps que de stupides aventures à la sauce gore.»

Recourir à la laideur pour dénoncer la présence du Mal? Toutefois, le même Romero reconnaît que l'horreur «augmente vertigineusement les ventes», et il admet qu'elle est appréciée parce que intéressante et excitante. Sans parler des cas où elle devient la *célébration* du Mal, fût-ce de manière marginale, dans le satanisme des psychopathes.



Marina Abramovic
lors de la
performance
Thomas Lips
(1975/2005)
au Solomon R.
Guggenheim
Museum, New York,
14 novembre 2005

Nous sommes donc face à une forêt de contradictions. Des monstres laids mais adorables – par exemple ET ou les extraterrestres de *Star Wars* – captivent les enfants (par ailleurs fans des dinosaures, *pokémons* et autres créatures difformes) mais aussi les adultes, qui se relaxent en regardant des films *gore* où les cervelles sont pulvérisées, où le sang éclabousse les murs, et se divertissent en lisant des *thrillers*.

On ne peut parler de la seule « dégénérescence » des mass media, car l'art contemporain pratique aussi la laideur et la célèbre, mais il ne le fait plus au sens provocateur des avant-gardes du début du *xx^e* siècle. Dans certains *happenings*, on exhibe le désagrément d'une mutilation ou d'un handicap, mais c'est l'artiste lui-même qui se soumet à une violation sanglante de son corps. Là aussi, les artistes déclarent vouloir dénoncer les atrocités de notre temps, mais c'est avec l'esprit ludique et serein que les amateurs d'art visitent les galeries pour admirer ces œuvres et ces performances.

Et ces mêmes usagers, qui n'ont pas perdu le sens traditionnel de la beauté, éprouvent des émotions esthétiques devant un beau paysage, un bel enfant, un écran plat offrant les canons de la Divine Proportion.

Aujourd'hui, un sujet accepte ce que proposent le design mobilier, l'architecture hôtelière et l'industrie du tourisme qui vend des formes agréablement



Marilyn Manson
Mars 2005

classiques (cf. à Las Vegas, les palais vénitiens, les tricliniums des Césars ou de l'architecture mauresque), et, parallèlement, ce même sujet choisit des restaurants ou des hôtels rehaussés par des tableaux de l'avant-garde du xx^e siècle (authentiques ou reproduits) que ses grands-parents considéraient comme la négation de tout idéal de l'Antiquité classique. On nous répète de tous côtés qu'aujourd'hui on cohabite avec des modèles opposés car l'opposition laid/beau *n'a plus de valeur esthétique*: le laid et le beau seraient deux options possibles à vivre de façon neutre. Ce que semble confirmer le comportement des jeunes. Cinéma, télévision, magazines, publicité et mode donnent à voir des modèles de beauté qui ne sont pas si différents de ceux des Anciens, au point que l'on pourrait imaginer Brad Pitt ou Sharon Stone, George Clooney ou Nicole Kidman portraiturés par un peintre de la Renaissance. Mais ces mêmes jeunes qui s'identifient à ces idéaux (esthétiques ou sexuels) se pâment aussi pour des chanteurs rock dont les traits auraient paru repoussants à un homme de la Renaissance. Et souvent, ils se maquillent, se tatouent, se font percer les chairs, afin de ressembler davantage à Marilyn Manson qu'à Marilyn Monroe. Dans les deux pages suivantes, on a mis en regard un exemple contemporain de *piercing* et deux visages de Jérôme Bosch, eux aussi percés par des anneaux de tout genre. Mais Bosch voulait montrer les persécuteurs de Jésus, et il les



Cindy Sherman
Untitled 250
 1992
 Avec l'aimable
 autorisation de Metro
 Pictures et Cindy
 Sherman, New York

représentait de la façon dont à l'époque on voyait les barbares et les pirates (rappelons qu'au XIX^e siècle encore les psychiatres tenaient le tatouage pour un signe de dégénérescence). Aujourd'hui, piercing et tatouage sont ressentis tout au plus comme un défi générationnel, et la majorité ne les voit pas comme un choix de délinquance – une jeune fille avec un bijou sur la langue ou un dragon tatoué sur son ventre découvert peut très bien participer à une manif pour la paix ou pour les petits Africains qui meurent de faim. Ni les jeunes ni les vieux ne semblent vivre ces contradictions de manière dramatique. L'esthète de la fin du XIX^e siècle qui privilégiait la beauté cadavérique comme geste de défi et refus du goût de la majorité savait qu'il cultivait ce que Baudelaire avait appelé « les fleurs du mal ». Il choisissait l'horrible parce qu'il avait fait un choix qui le place au-dessus de la foule des bien-pensants. En revanche, les jeunes qui exhibent un épiderme illustré ou des cheveux bleus dressés sur la tête le font pour se sentir *pareils* aux autres, et leurs parents, qui vont savourer au cinéma des scènes qu'on ne voyait jadis que dans les amphithéâtres anatomiques, le font parce que *così fan tutti*. Il en va de même avec la façon de se complaire (ou de se contenter) du fameux *trash* télévisuel. Non par attitude snob, comme le faisait et le fait encore l'amateur du *camp* (toujours prêt à revisiter avec un esprit de collectionneur les films d'Ed Wood, tenu pour le pire metteur



DWIN ESPER PRESENTS

FREAKS

LOUELLA PARSONS SAYS—
FOR PURE SENSATIONALISM 'FREAKS' TOPS ANY PICTURE
YET PRODUCED. IT'S MORE FANTASTIC AND GROTESQUE
THAN ANY SHOCKER EVER WRITTEN.

EXCLUSIVE FOREIGN DISTRIBUTION CONTROLLED BY
EXCELSIOR PICT. CORP.
NEW YORK 19, U.S.A.

Freaks
réalisé par Tod
Browning
1932

en scène qui ait jamais existé à Hollywood), mais par esprit grégaire. La philosophie *cyborg* constitue un autre cas de cette dissolution de l'opposition laideur/beauté. Au début, l'image d'un être humain aux organes remplacés par des appareils mécaniques ou électroniques – résultat d'une symbiose entre l'homme et la machine – représentait encore un cauchemar de science-fiction, mais avec l'esthétique *cyberpunk* la prophétie s'est avérée. Mieux. Des féministes radicales comme **Donna Haraway** proposent de dépasser les différences de genre à travers la réalisation de corps neutres, post-organiques ou « trans-humains ».

Cela dit, la distinction entre laideur et beauté a-t-elle vraiment disparu ? Et si ces comportements des jeunes ou des artistes (même s'ils suscitent de nombreux débats philosophiques) n'étaient que des phénomènes marginaux pratiqués par une minorité (par rapport à la population de la planète) ? Si *cyborg*, *gore* et *morts vivants* étaient des manifestations superficielles, emphatisées par les mass media, grâce auxquelles nous exorcisons une laideur bien plus profonde qui nous assaille, nous atterre et que nous voudrions ignorer ? Au quotidien, nous sommes entourés de spectacles horribles. Nous voyons les images de populations dont les enfants meurent de faim, petits squelettes au ventre gonflé, de pays où les femmes sont violées par les envahisseurs, d'autres où les corps humains sont torturés, et sans cesse nous reviennent



The Thing
réalisé par John
Carpenter
1982

à l'esprit les visions pas très lointaines d'autres squelettes vivants sur le point d'entrer dans une chambre à gaz. Nous voyons des membres déchiquetés par l'explosion d'un gratte-ciel ou d'un avion en vol, et nous vivons dans la terreur que cela puisse nous arriver à nous aussi.

Chacun sait que ces choses *sont laides*, au sens moral, mais aussi au sens physique, et on le sait car elles provoquent en nous le dégoût, l'épouvante, la répulsion – indépendamment du fait qu'elles nous inspirent de la pitié, du dédain, l'instinct de rébellion, la solidarité, même si on les accepte avec le fatalisme de celui qui croit que la vie n'est rien d'autre que le récit d'un idiot, plein de bruit et de fureur. Aucune conscience de la relativité des valeurs esthétiques n'élimine le fait que, en ce cas, nous reconnaissons sans hésiter la laideur et que nous n'arrivons pas à la transformer en objet de plaisir. Alors on comprend pourquoi l'art au cours des siècles est revenu avec tant d'insistance sur la représentation de la laideur. Pour marginale que soit sa voix, il a tenté de nous rappeler que, en dépit de l'optimisme de certains métaphysiciens, il est en ce monde quelque chose d'irréductiblement et tristement mauvais. C'est pourquoi de nombreuses voix et images de ce livre nous ont invités à comprendre la difformité comme drame humain.



Barry Godber
Portrait of the 21st
Century Schizoid Man

Le texte conclusif d'**Italo Calvino** est tiré d'un récit, mais il naît d'une expérience réelle. Le Cottolengo de Turin est l'hôpital où sont recueillis les incurables, des créatures souvent incapables de se nourrir seules, la plupart nées comme des *monstres*, à l'instar de ceux que nous avons évoqués, et non pas des monstres légendaires, mais des monstres qui vivent ignorés à côté de nous. Le protagoniste se rend en tant que scrutateur au bureau de vote constitué dans cet hôpital, car même ces monstres sont des citoyens et, selon la loi, ce sont des électeurs. Bouleversé par le spectacle de cette sous-humanité, le scrutateur comprend que beaucoup de patients hospitalisés ne savent pas ce qu'ils devront faire et qu'ils voteront selon la volonté de celui qui les assiste. Il voudrait s'opposer à ce qui lui semble être une imposture, mais à la fin (contre toute conviction civile et politique) il conclut que ceux qui ont le courage de consacrer leur vie à soulager ces malheureux ont acquis le droit de parler pour eux.

À la fin de ce livre, après tant de réjouissance sur les diverses incarnations de la laideur, nous voudrions conclure par cet appel à la compassion.